

AGIR DANS SON LIEU



TRANSPALETTE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

EXPOSITION
15.10 > 16.01.2022
BOURGES

Meg Boury
Morgane Denzler
Aurélie Ferruel & Florentine Guédon
Kako & Stéphane Kenkle
Le Nouveau Ministère de l'Agriculture
Pascal Rivet
Damien Rouxel
Eric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN)
Nicolas Tubéry
Lois Weinberger

AGIR DANS SON LIEU

Exposition du 15 Octobre 2021 au 16 janvier 2022
Transpalette - Centre d'art contemporain - Bourges

Artistes invité.es

Meg Boury - Morgane Denzler - Aurélie Ferruel & Florentine Guédon
- Kako & Stéphane Kenkle - Le Nouveau Ministère de l'Agriculture -
Pascal Rivet - Damien Rouxel - Eric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN)
- Nicolas Tubéry - Lois Weinberger

Une proposition de **Julie Crenn**

SOMMAIRE

Présentation de l'exposition	P. 4
Lexique et notions	P. 5
Plan du rez-de-chaussée	P. 6
Notices des œuvres	P. 7
Plan du 1 ^{er} étage	P. 13
Notices des œuvres	P. 14
Plan du 2 ^{ème} étage	P. 17
Notices des œuvres	P. 18
Pour aller plus loin - texte de Julie Crenn	P. 21
Visites, ateliers, rendez-vous, informations pratiques, événements, prochaines expositions	P. 26

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

Agir dans son lieu est un projet au long cours. Un cycle d'expositions consacré aux liens qui existent entre les artistes et les paysan·nes. Après Yvetot et Les Arques, *Agir dans son lieu* s'installe au Transpalette à Bourges. L'exposition propose une réflexion à voix multiples et situées à partir des mondes paysans.

« Agis dans ton lieu, pense avec le monde » a proclamé Édouard Glissant. **Le Nouveau Ministère de l'Agriculture** propose un système alternatif, un programme politique agroécologique, respectueux des terrestres. À La Réunion, **Kako et Stéphane Kenkle** travaillent la terre pour cultiver des fruits et des légumes. Ils se disent "artgricoleurs" et tendent à une autonomie alimentaire. **Nelly Monnier et Éric Tabuchi** parcourent la France de fond en comble, elles archivent un patrimoine de formes et de vies souvent invisibles. **Aurélie Ferruel et Florentine Guédon** fouillent un autre patrimoine, celui de la transmission gestuelle et orale, qu'elles instaillent dans leurs œuvres sculpturales et performatives. Dans la ferme familiale en Bretagne, **Damien Rouxel** performe le genre, la famille et l'histoire de l'art. **Pascal Rivet** sculpte les outils du monde paysan. **Nicolas Tubéry** réalise des installations (film et sculpture) à travers lesquelles il nous donne à voir et à ressentir le quotidien des paysans qu'il rencontre. Les photographies sculpturales de **Morgane Denzler** manifestent les relations sensibles entre les éleveur·ses, les brebis et le lieu qu'elles habitent. L'exposition représente aussi une occasion pour rendre hommage à **Lois Weinberger** (1947-2020). Artiste, botaniste et archéologue, il a, toute sa vie, sondé la terre en quête d'histoires (personnelles et collectives), mais aussi pour nous alerter à propos des plantes invisibles, celles que beaucoup nomment encore « les mauvaises herbes ». Dans les jardins, sur les trottoirs ou dans les tiers-lieux, ces plantes méprisées possèdent des propriétés importantes que l'artiste s'est attaché à rendre visibles.

Individuellement ou collectivement, quatorze artistes invité·es pensent les réalités plurielles du monde paysan à partir de leurs expériences, de leurs corps et de leurs histoires respectives. Un mouvement s'opère entre l'art et l'agriculture, et inversement. Il s'agit alors de fabriquer et de proposer une conversation entre deux territoires pensés séparés, et qui pourtant, portent des points communs et essentiels. Une conversation nourrie de choix (philosophiques, plastiques, économiques, politiques) qui nous invite à (re)penser les interdépendances, les invisibilisations, les absurdités, les violences, les nécessités. Des choix, les leurs et les nôtres, qui ont des conséquences directes sur le vivant dans son ensemble.

LEXIQUE ET NOTIONS

Agroécologie : L'agroécologie recouvre un ensemble de méthodes agricoles. Elle s'appuie à la fois sur les sciences de l'agriculture, l'écologie et sur les sciences sociales. Les projets d'agroécologie s'adaptent au territoire sur lesquels ils sont implantés. Ils prennent en compte les interactions entre les écosystèmes tout en cherchant à répondre aux besoins en nourriture de la population locale. L'agroécologie se base sur plusieurs principes : préservation de la biodiversité, réduction de l'empreinte environnementale, adaptation aux changements climatiques, revalorisation du rôle des producteurs locaux et encouragement d'une économie de proximité, etc.

Agroforesterie : L'agroforesterie désigne les pratiques associant arbres, cultures et/ou animaux sur une même parcelle agricole. L'intérêt est multiple. Sur une parcelle agroforestière, la production de biomasse (bois et produits agricoles) est supérieure à celle d'une parcelle standard, où bois et culture sont séparés. Grâce à la présence des arbres sur la parcelle, la fertilité des sols et la qualité de l'eau sont améliorées. Les feuilles mortes des arbres nourrissent la terre, tandis que les racines remontent l'eau et les minéraux des couches profondes du sol et les remettent à disposition des cultures en surface. Un micro-climat est également créé sur la parcelle, favorisant la protection des cultures et des animaux des stress thermiques et hydriques. L'agroforesterie favorise enfin une plus grande biodiversité.

Agriculture vivrière : Aussi nommée agriculture de subsistance, la production est destinée à la consommation personnelle ou à l'alimentation des animaux de la ferme. Les éventuels excès peuvent être commercialisés, souvent dans des points de vente de proximité.

Biotope : Un biotope est un milieu de vie défini par des caractéristiques géologiques, géographiques et climatologiques. Ces caractéristiques déterminent les conditions de vie nécessaires à l'épanouissement des êtres vivants qui y résident. Certaines espèces dépendent totalement de leur biotope.

Ecosystème : On nomme écosystème l'ensemble des êtres vivants au sein de leur biotope.

Paysan·ne : Personne qui cultive la terre et/ou élève des animaux.

Pendant longtemps, le terme désignait les personnes qui habitaient le pays, la campagne. Être paysan·ne n'était pas un métier mais une classe, un état. Cultiver la terre permettait alors de subsister. Le terme était également « employé au sens péjoratif de "nigaud, rustre, imbécile" par contraste avec des termes comme cultivateur·trice (dès 1360) ou agriculteur·trice (dès 1495) qui n'ont pas cette connotation péjorative et soulignent la dimension économique de l'activité propre à la culture des champs. »¹ Depuis les années 1960, le mot paysan·ne revient avec une connotation plus positive.

Ainsi l'agriculture paysanne s'inspire de la tradition et des atouts de la modernité. Contrairement à l'agriculture productiviste (intensive), elle « réinvente une nouvelle manière de produire, respectueuse de l'environnement. Elle réinvente un nouveau rapport à l'économie en misant sur l'optimum de valeur ajoutée pour assurer le revenu. Elle imagine et recrée des

relations de proximité avec le/la consommateur·trice [...]. Elle réhabilite le métier de paysan·ne. Elle réinvente les solidarités locales et participe à la vie du pays » [Collectif, 1994, p. 9].

Cette description de l'agriculture paysanne correspond par ailleurs, dans l'imaginaire de la société française, à un "retour" d'une image positive du terme de paysan·ne. »²

Permaculture :

La permaculture a été théorisée par un biologiste, Bill Mollison, et un essayiste, David Holmgren. Leur concept est inspiré d'un agriculteur japonais du nom de Masanobu Fukuoka.

D'après la définition de Larousse, la permaculture est « un mode d'agriculture fondé sur les principes de développement durable, se voulant respectueux de la biodiversité et de l'humain et consistant à imiter le fonctionnement des écosystèmes naturels. » La permaculture est donc une conception qui se base sur l'observation de la nature afin de reproduire ses modèles et ses relations. Cependant, cette définition ne s'attarde que sur la définition étymologique de la permaculture, terme né de l'association des mots « permanente » et « agriculture ». La permaculture s'applique tout aussi bien à l'agriculture qu'à la gestion des énergies, la finance, l'architecture et d'autres domaines encore.

Remembrement : En agriculture, il consiste en un regroupement de petites parcelles, pouvant appartenir à différent·es propriétaires, en parcelles plus grandes. Cela a pour but de réduire le temps et le coût d'exploitation, et donc d'accroître la rentabilité des cultures.

La France a pratiqué un remembrement intensif entre les années 1960 et 1980, notamment pour faciliter l'utilisation des tracteurs et de nouvelles machines agricoles, plus difficiles à manier sur des petites parcelles.

En refaçonnant le paysage, le remembrement a entraîné la destruction d'un certain nombre d'éléments et paysages naturels. Son impact sur l'environnement et la biodiversité est aujourd'hui critiqué. Une étude anglaise parue en 2018 met notamment en évidence que moins il y a de bordures de champs, moins il y a d'insectes pollinisateurs.

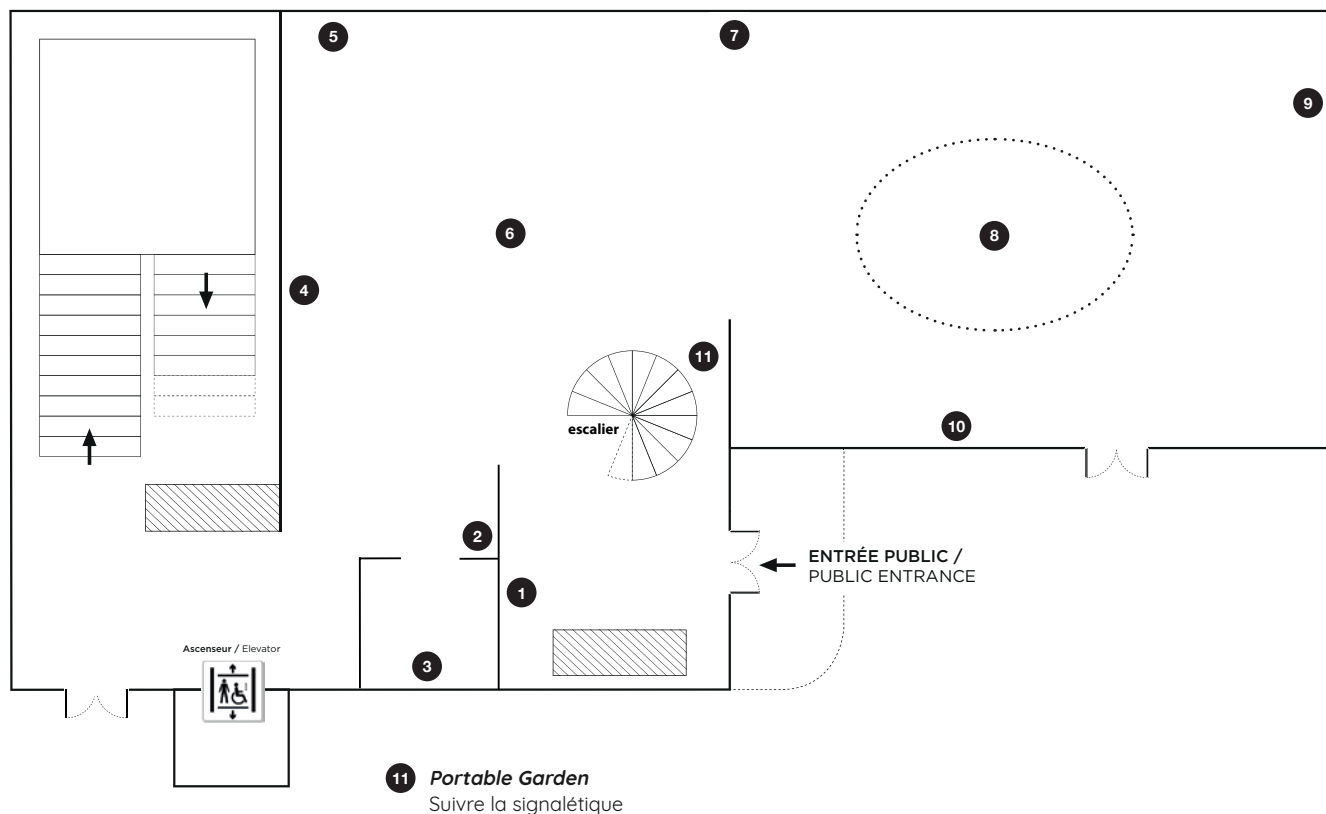
Terrestre : Ce terme est emprunté à Bruno Latour qui parle des terrestres pour englober tous les êtres vivants qui vivent sur la planète terre. « Il est peut-être temps [...] de parler non plus des humains mais des terrestres [...] (Terrestre a l'avantage de ne préciser ni le genre ni l'espèce...). » - in LATOUR (2017), p.110

Vernaculaire : propre à un pays, à ses habitants.

Rudéral·es : 1802, du latin *rudus*, *rudaris* « gravois, décombres » ; botanique : qui croît parmi les décombres, en terrain calcaire. L'ortie, la vipérine sont des plantes rudérales.

¹ *Les paysans dans la modernité*, Estelle Deléage, Dans Revue Française de Socio-Économie 2012/1 (n° 9), pages 117 à 131

² Ibid.



1 Le Nouveau Ministère de l'Agriculture
Aux arbres ! Écotopie du Nouveau Ministère de l'Agriculture pour une stimulation des processus vitaux post nécronomie, préalable à la plantation d'une forêt nourricière à Nègrepelisse, aquarelle, 300 x 150 cm, 2020.

2 Le Nouveau Ministère de l'Agriculture
Sans titre. Prêt de la collection privée du Nouveau Ministère de l'Agriculture. Grès émaillé, 10,5 x 13,5 cm, 2021.

3 Le Nouveau Ministère de l'Agriculture
Manifeste pour une agriculture de l'amour, film, durée : 1h30, 2020.

4 Damien Rouxel, photographies :
Parents et fils au travail, 100 x 70 cm, 2020.
Laurence Rouxel, agricultrice, 100 x 70 cm, 2019.
Les ombres - trio féminin, 100 x 70 cm, 2019.
Portrait royal, 100 x 75 cm, 2019.
La mère, la fille et le fils jouant la rencontre de Judith et Holopherne, 100 x 64 cm, 2020.
Les condamnés, 100 x 70 cm 2020.
Portrait d'Alain, chef de famille exploitant agricole, 100 x 70 cm, 2017.

5 Pascal Rivet
Fumier, acrylique sur toile marouflée sur bois, 17 x 25 cm, 2020.

6 Pascal Rivet
Valtra, voliges et contre-plaqué de résineux, 500 x 280 x 220 cm, 2010-2011.

7 Meg Boury
New Look, photographie numérique et cote brodée à la main, dimensions variables, 2019.

8 Nicolas Tubéry
7460 Gina, installation-vidéo, 2 vidéos HD synchronisées, 11 min.23
Acier, aluminium, plexiglas, bois, PVC, tissus, résine acrylique, peinture carrosserie, sangles, néon LED, matériel audio-vidéo, 8 enceintes, 2 projecteurs, dimensions variables.
Production vidéo : Les Ateliers des Arques, 2018.
Images : Julien Cohen, Corentin Bousquet, Nicolas Tubéry
Ingénieur son : Julien Cohen
Montage et création sonore : Pablo Chazel
Avec la participation de Michel Valety.
Production installation : Palais de Tokyo, 2019.
Mixage/montage son : Guillaume Couturier, Pablo Chazel.

9 Nicolas Tubéry
Cessions et Cessations, assemblage d'affiches sérigraphiées uniques, 72 x 102 cm [si encadrées : papier, acier, taille d'assemblage variable, 102 x 20 x 222 cm], 2020.

10 Loïs Weinberger
I-Weed, peinture murale, 2 x 116,5 cm, 2004-2021.

11 Loïs Weinberger
Portable Garden, photo collage, 21 x 30 cm, courtesy Salle Principale, Paris, 2016.

A l'extérieur du Transpalette :

Loïs Weinberger
Portable Garden, sacs, terre, végétation spontanée, dimensions variables, courtesy Salle Principale, Paris, 1994.

Le Nouveau Ministère de l'Agriculture

Le Nouveau Ministère de l'Agriculture est un duo d'artistes écoféministes, Suzanne Husky et Stéphanie Sagot. Issues des mondes ostréicoles et ruraux, elles s'unissent en 2016 afin de créer « une fausse entité politique visant la prise de conscience. Elles moquent un système qui a fondé toute son organisation sur l'exploitation et l'extractivisme en niant la complexité du vivant et les relations interspèces. » [La cuisine, centre d'art]. En gérant la complexité de façon souvent approximative, le Nouveau Ministère de l'Agriculture développe une politique où la contradiction trouve sa pleine mesure. En cela, il puise ses racines dans les actions du Ministère de l'Agriculture qui soutient une réduction de la production laitière, défend le bien-être animal tout en aidant au développement de fermes usines ou qui encourage les grandes exploitations céréalières tout en cherchant à limiter l'usage des pesticides.

❶ **Aux arbres ! Écotopie du Nouveau Ministère de l'Agriculture pour une stimulation des processus vitaux post nécronomie, préalable à la plantation d'une forêt nourricière à Nègrepelisse.**

Cette aquarelle revisite Nègrepelisse, commune du Tarn et Garonne, en écotopie. Elle s'oppose à la nécronomie c'est-à-dire une économie basée sur la mort, qui correspond pour les artistes à notre fonctionnement actuel, productiviste et destructeur. Dans l'œuvre, l'agriculture, les rites, les écoles, le traitement des eaux, des morts et des déchets, l'industrie, la spiritualité et l'art sont repensés.

« [L'œuvre] esquisse les contours de la nouvelle Nègrepelisse où le monument aux morts deviendrait sous la bienveillance d'une Vénus préhistorique, gigantesque déesse-mère sculptée, un monument aux vies, où l'on trouverait entre autres bâtiments abritant les services publics, celui du fumier municipal, juste à côté de la graineterie, où le cimetière serait récupérateur de phosphore, où les fruits, les céréales, tout ce qui se récolte, seraient en abondance, où le bien-être des animaux serait source d'une reproductivité soutenue. [...] Sur le dessin, les oiseaux

figurent en nombre et semblent disproportionnés par rapport à l'échelle de l'ensemble. C'est que les oiseaux occupent une place fondamentale dans l'équilibre du monde. Ils sont de véritables passeurs de vie grâce à leur pratique de dissémination des graines qui favorise la reforestation et la pollinisation des plantes. [...]

Sur le dessin, l'un des oiseaux, aux couleurs de feu, est assurément plus grand, plus majestueux que les autres. Allégorie de cette régénérescence de la nature, le phoenix renaît toujours de ses cendres. » [Guillaume Lasserre, octobre 2020]

❸ **Manifeste pour une agriculture de l'amour**

« Imagine un ministre de l'agriculture qui écoute les arbres, dort sous les étoiles et sait le lien entre l'oiseau migrateur et l'épopée humaine » [Suzanne Husky]. Le Nouveau Ministère de l'Agriculture a demandé à Hervé Coves, ingénieur agronome mycologue (spécialiste des champignons) et moine franciscain, de créer leur programme agricole. À l'opposé des programmes classiques qui favorisent une économie productiviste, les solutions proposées ici se déploient sur 1000 ans et puisent dans l'agronomie et l'agroforesterie. Hervé Coves partage ses connaissances sur le vivant et nous invite à revenir aux sources de l'agriculture - "agri", champ en latin, et "culture", le culte. Il nous appelle ainsi à renouer avec la terre, à l'honorer, la respecter, l'aimer.

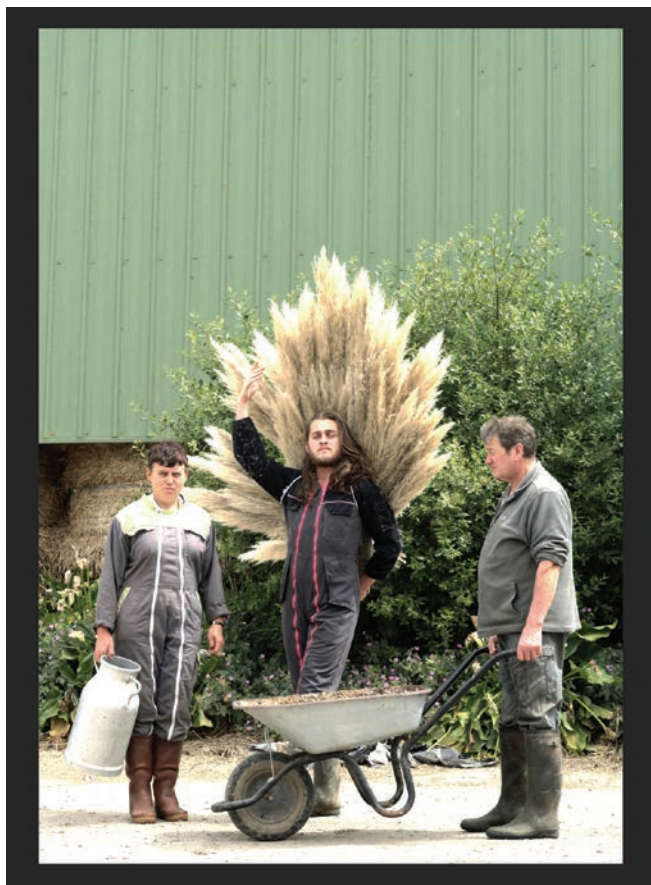


LE NOUVEAU MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE
Manifeste pour une agriculture de l'amour, 2020

Un programme agricole pensé par Hervé Coves à l'invitation du Nouveau Ministère de l'agriculture. Film financé par Le Cyclop, Milly la Forêt, La Cuisine Centre d'art et de design. Tournage OchoEquis.

Damien Rouxel

Né en 1993, Damien Rouxel est un artiste plasticien performeur diplômé de l'EESAB, site de Quimper et d'une licence en histoire de l'art (UBO Quimper). Il travaille actuellement à la rédaction d'un mémoire de recherche *Travestissements : pratiques des masques et de la métamorphose, entre imitation, adaptation, camouflage et survie - images performatives (héritages et multiplicités)*.



DAMIEN ROUXEL
Parents et fils au travail, 2020
Photographie numérique. 100 x 70 cm,
ADAGP 2021.

4 Série de photographies

« Fils d'agriculteurs, Damien Rouxel a grandi à la ferme. Il connaît la dureté, les codes, les outils, le langage du monde paysan. Son travail plastique (photographie, vidéo, sculpture, installation et performance) vise à une réappropriation de la ferme pour la transformer en un terrain de jeu où les animaux, ses parents et sa sœur, les machines, les outils et tout ce qui constitue l'environnement de travail deviennent le décor

et les acteur-trices de ses mises en scène. Ces dernières hybrident différents axes de recherche tels que son histoire personnelle, sa famille, son identité sexuelle, l'histoire de l'art, la question du monstre, du mythe, du modèle, du travestissement et du masque. La ferme devient alors le théâtre d'un imaginaire jouant à la fois de liberté et de complexités. [...]

Les images troublent volontairement la binarité entre le masculin et le féminin pour explorer une représentation des corps queer, plurielle. »

[Julie Crenn]

Pascal Rivet

De l'univers du sport au monde paysan, Pascal Rivet (né en 1966, vit et travaille à Brest) poursuit depuis plusieurs années son travail autour de la culture populaire et du monde du travail, avec un goût prononcé pour le simulacre et la fiction. De nature protéiforme, sa pratique accorde une place prédominante à la sculpture, le plus souvent monumentale. Avec des matériaux simples de récupération (bois de volige [pour les charpentes]), il reproduit à l'échelle 1 une écurie de mobylettes de livraison de pizzas, un fourgon de convoyage de fonds, ou encore une moissonneuse batteuse aux allures spectaculaires. Son intérêt se porte également sur les pratiques amateurs plus modestes que sont le bricolage, la broderie ou la pyrogravure, dont il s'empare pour représenter une réalité rurale en profonde mutation [Morgane Estève, 2018]

6 Valtra

Pascal Rivet sculpte ici un tracteur en bois et à l'échelle, dont le modèle fait écho à l'archétype du tracteur dans l'imaginaire collectif. « Le tracteur est un élément central dans une exploitation parce qu'il est un outil de travail indispensable assurant une performance en termes de productivité, un gain de temps et une préservation physique. C'est aussi un motif de fierté. L'outil, prolongement du corps de celui ou celle qui le manipule quotidiennement, devient un alter ego. En fabriquant le tracteur, pièce de bois par pièce de bois, Pascal Rivet réalise un portrait en creux du paysan à qui il appartient [...] Une forme de déshumanisation [est] inhérente à certaines œuvres de Pascal Rivet. Elles dénotent en effet une absence, celle de la figure

vivante (humaine et animale), reflétant une vision politique biaisée du monde paysan qui se résumerait à un système de production.» Les images et les sculptures agissent tel un décor immobile et silencieux. Le décor d'un monde pensé à la marge, dont les acteurs et les machines sont réduits à des images fantômes.» [Julie Crenn, « Le Pan Modeste », dans Pascal Rivet – Rase Campagne (FRAC Bretagne et Editions GwinZegal, 2018)]



PASCAL RIVET
Valtra, 2010
Bois, 4m50 x 2m20 x 2m70.

Meg Boury

Née en 1996, Meg Boury vit et travaille à Nantes. Avec une pratique plastique tournée vers la performance, ses premiers projets naissent avec le collectif "Poils et les Gants" dont elle est cofondatrice. En parallèle de sa pratique, Meg Boury réalise également des costumes. Son premier spectacle en solo *Le Trophée* se jouera fin 2021 au TNT-Terrain Neutre Théâtre, à Nantes.

« Je prends pour point de départ des traditions, souvent liées au milieu rural, à de petites communautés ou tribus, parfois à des groupes beaucoup plus grands comme un pays. Puis à la manière d'un anthropologue, je décortique ces folklores (gestes, histoires, parures, outils...) afin de proposer ma réécriture de ces rites. C'est à travers la création de nouveaux costumes, accessoires, danses et récits empreints de l'univers visuel du spectacle et du cabaret que je crée un écart, endroit où peut alors naître la fiction. Cette frontière entre le récit réel et fictionnel permet de mettre en

tension des énergies opposées, poétiques, sportives, animales... Les performances traitent aussi bien de la fête que du travail, abordent des questions liées aux animaux, notamment ceux que l'on mange, qu'ils soient élevés ou chassés, mettent en jeu l'image de la féminité et évoquent l'histoire de l'art. Tout est alors confronté sans hiérarchie. C'est à travers cette attitude burlesque, parfois impertinente que j'aime avant tout susciter l'amusement du spectateur. » [Meg Boury]

7 New Look



MEG BOURY
New Look, 2019
Photographie.

Cette photographie a été prise en 2019 au Salon International de l'Agriculture, événement incontournable pour tous les travailleurs et travailleuses du milieu. Meg Boury décrit l'atmosphère « étrange » qui y règne alors que se mêlent agriculteur·ices et grands industriels de l'alimentation.

Elle y apparaît revêtue d'une œuvre de sa création, qui fait le lien avec sa pratique du costume. Elle revisite ici un vêtement de travail - une tenue d'agriculteur·ice - pour l'amener du côté de l'apparat. Elle choisit un tissu fantaisie et le brode d'éléments signifiants pour elle tels qu'une vache, un tracteur, un épis de blé mais aussi des étoiles et un cœur vendéen (elle est originaire de Vendée).

C'est vêtue de sa création qu'elle se rend au Salon. L'objet devient alors un prétexte à la rencontre, à l'échange, notamment avec Jean-Jacques Richard, éleveur vendéen. Celui-ci vient de présenter son taureau, *New Look*, au concours de beauté et a obtenu le second prix. Meg Boury pose à côté d'eux et adopte une pose

empruntée aux magazines de modes. Elle fait alors le parallèle entre ces concours ou défilés bovins et ceux des miss. Elle met ainsi en regard la façon dont les animaux et les femmes sont perçus et traités.

La réflexion de Meg Boury est nourrie des écrits de Jocelyne Porcher, sociologue spécialiste de la relation entre humain et animaux d'élevage. À travers cette œuvre, elle questionne aussi la "part de travail" effectuée par l'animal, et la pénibilité que cela implique, et qui n'est pas forcément toujours reconnue.

Nicolas Tubéry

« Nicolas Tubéry est né en 1982 à Carcassonne, il vit et travaille à Paris. Ses œuvres participent d'une alliance entre les médiums et les genres : sculpture, cinéma, installation, documentaire. D'un rodéo chilien à une foire aux chevaux dans le Tarn, en passant par le stade de foot et la fête de famille, l'artiste filme des rituels contemporains traversés par un ensemble de codes et de traditions. Ses recherches récentes se concentrent sur le monde paysan d'où il vient. Ses films résultent de plongées, d'immersion et de rencontres. L'artiste explore une situation, un milieu, un lieu pour nous faire toucher des yeux des corps, des structures, des architectures, des machines, des gestes. "Observant tout en sculpteur, il adapte le matériel agricole en machinerie cinématographique, puis utilise les mêmes matériaux pour créer les structures monumentales dans lesquelles il projette ses films. Il parvient, avec affection et justesse, à donner une place à la ruralité dans l'art contemporain." » [Marilou Thiébault]

Tout comme Morgane Denzler, Nicolas Tubéry a été invité à réaliser une résidence en milieu rural durant l'été 2021. L'artiste a fait le choix de rencontres multiples. Il a sillonné le département du sud vers le nord, de l'est vers l'ouest pour aller à la rencontre de plusieurs paysan·nes* ayant différentes activités : Guillaume et Claire (céréales et élevage de poulets), Geoffray (céréales et bientôt élevage bovin), Justine et ses deux sœurs qui élèvent des chèvres, fabriquent du fromage, cultivent des céréales et font de la farine, par exemple. À la fois sculpteur et vidéaste, il a souhaité filmer les personnes dans leurs activités. Il s'est concentré sur leurs gestes, leurs mains,

leurs regards. Les captations vidéo et sonores vont donner lieu à une installation multi écrans qui réunira les différents corps au travail.

8 7460 Gina



NICOLAS TUBÉRY

7460 Gina, 2019

Vue de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Palais de Tokyo (16.10.19 – 05.01.20). Crédit photo - Aurélien Mole.

« Gina résulte d'une rencontre avec Michel Valety, un éleveur laitier qui a récemment pris sa retraite aux Arques dans le Lot. 7460 Gina est le numéro et le nom de l'une des dernières vaches que possédait Michel Valety avant l'arrêt définitif de son activité. Cette dernière est née dans cet élevage de vaches laitières et Michel l'a nommée Gina par rapport à son année de naissance qui correspondait à la lettre G.

Le projet s'est développé avec Michel, peu à peu. Nous avons compris rapidement l'intérêt pour nous de travailler ensemble. Il était question de créer un film sur son activité passée, sur son lieu de travail, sur les outils et les gestes qui rythmaient son quotidien.

L'exploitation a été filmée dans son état actuel, révélant ainsi l'absence d'animaux. J'ai créé des modules qui venaient s'ajouter aux outils agricoles existants pour appréhender les espaces d'un point de vue différent. La machinerie agricole a été, en quelque sorte, réhabilitée en machinerie de cinéma, tout en gardant son aspect rugueux, soi-disant imparfait. Les caméras rendent compte des mouvements mécaniques des outils métalliques mais également des gestes de l'agriculteur. » [Nicolas Tubéry]

« L'installation, formée d'une structure en barres d'acier et de deux écrans, proposent trois points de vue : celui de l'artiste (lui-même spectateur des gestes), celui de l'éleveur (une caméra

fixée sur son bras, le son de sa respiration est inquiétant) et celui de l'animal absent dont nous suivons le parcours quotidien. [...] Les qualités plastiques et la froideur des images neutralisent le pathos. Il n'est pas question pour l'artiste de donner des images attendues et stéréotypées du monde paysan. [...] » [Julie Crenn]

Lois Weinberger

Né en 1947 à Stams (Tyrol, Autriche), et décédé en 2020 à Vienne (Autriche), Lois Weinberger, [...] entreprend un travail poétique et politique interrogeant notre environnement direct qu'il soit naturel ou remanié par l'homme. [...] Lois Weinberger occupait une position particulière sur la scène artistique : il opérait comme interface entre l'art et la nature, s'opposant au concept de beauté par de subtils moyens anarchiques. Il se considérait comme un chercheur de terrain. Dès les années 1970, en milieu rural, il crée des œuvres en utilisant les déchets de la civilisation. Par la suite, il s'intéresse à la végétation spontanée se développant sans l'intervention de l'homme. Fils de paysan-ne* et paysan lui-même, il mélangeait une pratique agricole, des connaissances biologiques, des réflexions écologiques, ainsi que des considérations sociologiques et économiques.

Portant un regard bienveillant sur une nature libre et spontanée, l'artiste révèle avec délicatesse des zones marginales et par là même, nous interroge sur les valeurs hiérarchiques de notre société. Les plantes rudérales - Weeds - sont l'une des principales sources d'inspiration de son travail qui sont à l'origine d'une multitude de notes, dessins, photographies, objets, textes, films et d'importantes installations dans l'espace public. [...] Son travail pionnier aura grandement contribué à la récente discussion sur l'art et la nature amorcée dans les années 90.

10 I-Weed

« La pièce « I-Weed... » est inspirée d'un ancien livre de botanique décrivant l'importante production de graines issues d'une plante toxique appelée "jusquiamme noire" (encore dénommée "herbe à poules"), mauvaise herbe poussant dans les terrains en friche ou labourés, souvent à proximité de bâtiments agricoles. Lois

Weinberger a conjugué le mot "jusquiamme noire" selon la grammaire allemande et à la manière d'une leçon d'écolier, donnant le jeu suivant : « *Ichkraut, Dukraut, Eskraut, Wirkraut...* » (Kraut signifiant mauvaise herbe). Traduite en anglais « *I weed, you weed, he weed, we weed...* », cette comptine se double d'un nouveau sens, weed (désherber, mauvaise herbe) signifiant également marijuana. L'acte de conjuguer ce mot commun (« *I weed, you weed, he weed...* » Je désherbe, Tu désherbes, Il désherbe...) prédisposerait donc ceux qui veulent se débarrasser des « mauvaises herbes » à en devenir eux-mêmes. » [Association Piacé Le Radieux]

11 Portable Garden

(à l'intérieur et à l'extérieur du Transpalette)



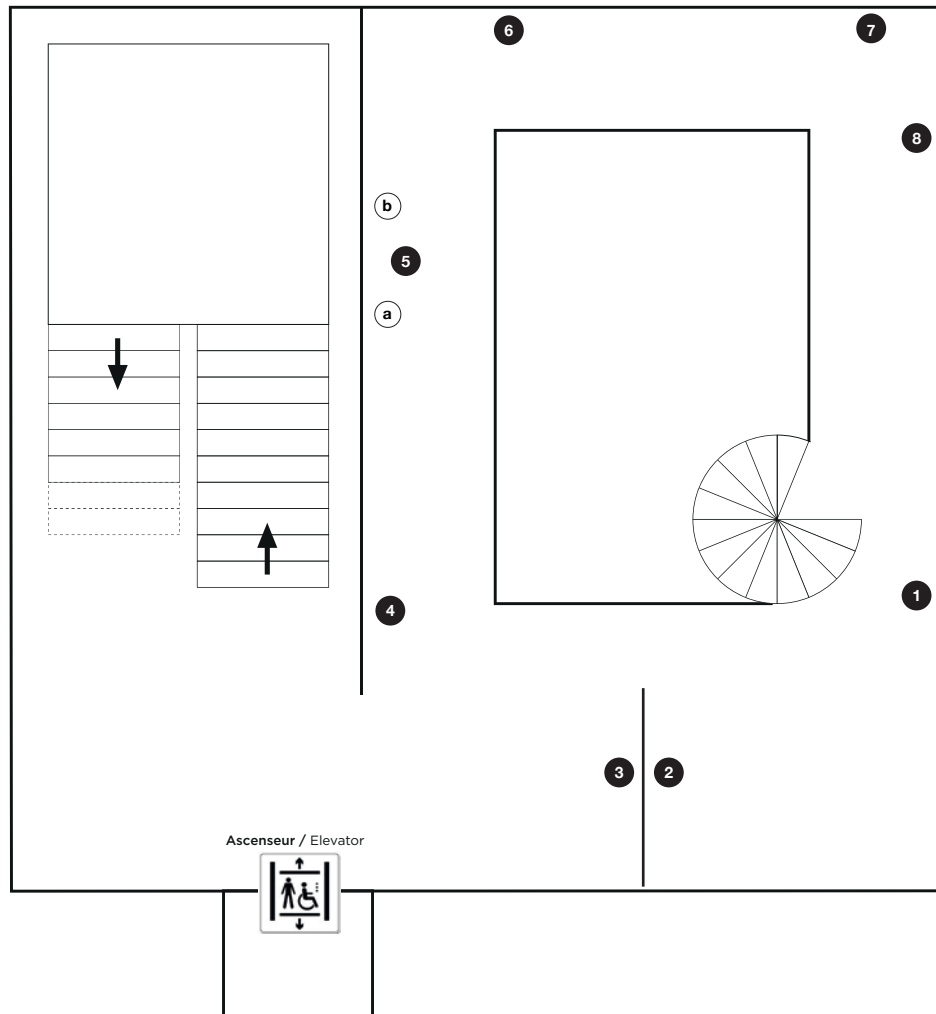
LOIS WEINBERGER

Portable Garden, 1994

Sacs, terre, végétation spontanée installation angle rue de Thionville et rue des Ardennes, Paris du 20 mai 2016 au 06 mai 2017, exposition *Systema Naturæ*, 2016, Salle Principale, Paris.

À l'extérieur du Transpalette, dans le jardin de la friche : *Portable Garden* (Jardins portables) est une installation protocolaire. Elle est composée d'un ensemble de sacs de transport et de terre. Faisant directement référence aux flux migratoires, les sacs évoquent la condition des populations contraintes de quitter leur terre natale. La figure du déraciné prend alors ici tout son sens tout comme la notion d'intégration qui sera la conclusion de l'œuvre au terme de son installation. [...] L'installation doit être active sur un long temps, afin de constater l'évolution du temps. La terre va ainsi devenir un réceptacle pour plantes rudérales, ou "mauvaises herbes", semées naturellement par le vent et les oiseaux. La terre est de préférence non amendée. Elle provient de friches urbaines ou de champs

situés à proximité. Le processus est naturel. Il n'est donc pas nécessaire de les arroser, n'y d'intervenir d'aucune façon.[...] Les plantes rudérales vont se développer et envahir petit à petit toute la surface des sacs. Ils sont amenés à disparaître avec le temps sous l'action des intempéries et de la possible destruction par divers oiseaux qui utilisent les fibres synthétiques des sacs pour la confection de leur nid.[...] La finalité de l'installation est sa disparition, le contenant rejoignant ainsi la surface d'accueil pour constituer un jardin enrichi des espèces rudérales qui auront su se développer au cœur des sacs. Elle peut être activée en continu. Dans ce dernier cas, celle-ci peut être réactivée après chaque disparition.



1 Loïs Weinberger

Loïs Weinberger Holding the earth, photographie, 60 x 90 cm, courtesy Salle Principale, Paris, 2010.

2 Kako et Stéphane Kenklé

Tétfleur Kako et *Tétfleur Stéphane Kenkle*, impressions sur papier, 100 x 75 cm chacune, 2021.

3 Morgane Denzler

Sheep don't forget a face, photographie numérique contrecollée sur aluminium, châssis aluminium, 320 x 70 cm, 2018.

4 Loïs Weinberger

Area external, photographie, 100 x 70 cm, courtesy Salle Principale, Paris, 1996.

5 Pascal Rivet, œuvres issues de deux séries :

(a) *Plouzané*, pyrogravure sur contreplaqué de peuplier, 42 x 30 x 4 cm, 2013-2015.

(b) *Sans titre*, aquarelle et pyrogravure sur contreplaqué de peuplier, 39,5 x 26,5 x 4 cm, 2020.

6 Morgane Denzler

VENE, œuvre textile, flocage sur cottes de travail, 370 x 220 cm, 2018.

7 Morgane Denzler

Champion, boucle vidéo, durée : 2min30, 2018.

8 Morgane Denzler

Rembrement, impression numérique sur tissu matelassé, laine de mouton nappée, 150 x 220 cm, 2018.

Lois Weinberger

Biographie voir page 11

④ *Lois Weinberger Holding the earth*

Cette photographie montre le torse de l'artiste, habillé de blanc, tenant, d'un geste tendre, de la terre dans ses bras. Cette terre est d'autant plus symbolique et signifiante pour lui que c'est celle de la ferme de ses parents. *Lois Weinberger Holding the earth* est liée à la série *Debris field* [champs de débris] à travers laquelle l'artiste expose les éléments trouvés dans le sol de la ferme familiale à la suite de six années de fouilles archéologiques. Il nous enjoint ainsi à prendre soin de cette terre, riche d'histoires et intimement liée à l'humanité.

Kako & Stéphane Kenkle

« Kako et Stéphane Kenkle sont deux artistes peintres réunionnais qui se sont rencontrés il y a une dizaine d'années. Ils participent à plusieurs expositions collectives ensemble. Kako travaille sur le thème de l'arbre en démultipliant les pratiques et les approches. Stéphane Kenkle est focalisé sur le portrait. Il recourt de façon quasi obsessionnelle au motif floral en peinture, et développe depuis quelques années un travail autour d'autoportraits photographiques intégrant le végétal dans des mises en scène qui commentent, de manière décalée, l'actualité locale et moins locale. » [Sarah CHERRIERE]

② *Tétfleur, Kako* et *Tétfleur, Stéphane Kenkle*

En 2019, les deux artistes s'associent pour un nouveau projet : défricher la Kour madame Henri, une ancienne plantation destinée à la culture intensive de la canne à sucre située près du Piton Montvert dans le sud de l'île de La Réunion. Ils décident alors de cultiver cette terre et d'y faire renaître une forêt primaire.

« Notre projet de planter a surgi lors d'une balade sur le terrain de Kako. Et renouer avec la terre a d'emblée signifié se nouer à la terre » [kako & Kenkle]

« La kour madame Henri leur demande un engagement aussi fort qu'évident, et leur permet de faire l'expérience concrète et non

préméditée d'une continuité gestuelle entre peindre et planter, cultiver et installer, composer et labourer » [Sarah Cherriere]. Si les deux artistes modifient le paysage, ils se trouvent aussi transformés par cette nouvelle relation et les interactions qu'ils entretiennent avec la terre. « Les plantes ne sont pas le paysage, elles sont les premiers paysagistes. » écrit Emanuele Coccia. [...] Kako et Stéphane Kenkle donnent à voir ce que planter fait d'eux, interrogeant la notion même d'autorité. » [Sarah Cherriere]

Ces deux autoportraits photographiques illustrent ces questionnements, et montrent les liens d'interdépendance qui unissent les artgriculteurs à la terre qu'ils travaillent, et à laquelle ils se sont noués.



KAKO & STÉPHANE KENKLE

Tétfleur Kako et *Tétfleur Stéphane Kenkle*, 2021

Impressions sur papier, 100 x 75 cm chacune

Morgane Denzler

Née à Maisons-Laffitte en 1986, Morgane Denzler vit et travaille à Bruxelles. l'artiste revisite le médium photographique pour amplifier sa dimension physique et sensorielle. Au sol comme au mur, pliée, enfermée, sociée, découpée, l'image est mise à l'épreuve de sa forme au profit d'une réflexion axée [...] sur le territoire et la manière dont les humain-es le comprennent, le connaissent et le pratiquent. Avec une approche à la fois plastique, conceptuelle, sociologique et politique, l'artiste s'approprie les outils de contrôle de l'espace comme la cartographie et la géolocalisation.

Les œuvres présentées au Transpalette ont

été pensées et réalisées pendant une résidence artistique aux Arques dans le Lot. Elle était alors invitée à réfléchir aux réalités agricoles du village et de ses alentours. Suite à sa lecture des écrits de Vinciane Despret (philosophe des sciences) et à différentes rencontres avec des éleveur·ses de brebis, elle décide de se concentrer sur les moutons : leur histoire, leurs comportements, leurs usages, leurs besoins. Les œuvres articulent ainsi un ensemble d'interactions et d'interdépendances entre l'animal, l'humain et le territoire qu'ils habitent et sur lequel ils agissent ensemble.

La rencontre avec l'animal et son troupeau a engendré d'autres rencontres : des bergères, des éleveur·ses, des artisan·es, des tondeur·ses. Morgane Denzler s'est ainsi immiscée dans l'écosystème du mouton pour comprendre de manière globale l'histoire et l'état actuel d'un monde paysan en crise. [...]

Les œuvres témoignent d'un rapport physique au territoire. Elles traitent davantage d'une lente transformation du monde paysan plutôt que d'une disparition. Morgane Denzler s'est ainsi attachée aux notions de soin "care" et de mémoire profondément inscrites dans les corps, les gestes et les résistances d'un écosystème en révolution. » [Julie Crenn]

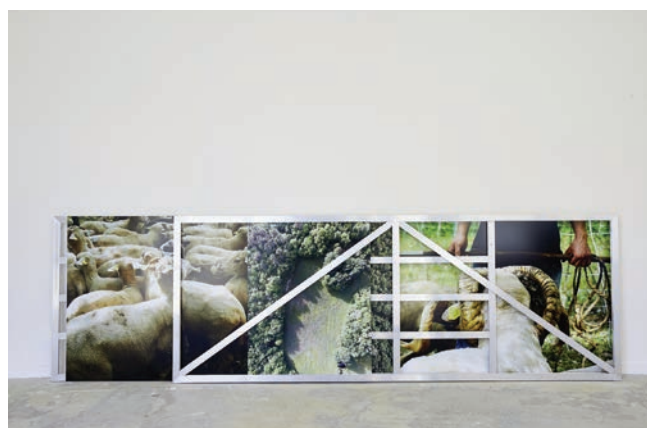
Durant l'été 2021, Morgane Denzler a, à nouveau, été invitée à réaliser une résidence en milieu rural. L'artiste a ainsi travaillé auprès d'éleveur·ses de moutons de la région Centre-Val de Loire. Le cours de la laine étant actuellement très bas, les éleveur·ses la conservent car ils ne souhaitent pas la vendre à perte. L'artiste l'utilise pour réaliser une nouvelle série d'œuvres, des cyanotypes sur feutre de laine dont la réalisation est en cours. Il s'agit pour l'artiste d'apprendre auprès de l'éleveuse les techniques de fabrication du feutre de laine, ainsi que de valoriser la laine invendue en faisant d'elle la matière première d'œuvres à venir.

3 *Sheep don't forget a face*

Sheep don't forget a face renvoie «à une rationalisation des terres. L'artiste a photographié des éleveur·ses au travail, les troupeaux, les paysages (notamment vus du ciel). À la manière d'un collage, les images sont enchevêtrées et partiellement dissimulées par la présence d'une

barrière en aluminium. La barrière est à la fois un outil de sécurité, un élément de contrainte des corps dans un espace donné et le signe visible d'une propriété. [...]

Les moutons n'oublent pas un visage. Contrairement aux idées reçues, l'animal est doté d'une intelligence sociale aiguë qui lui permet de mémoriser un visage pendant deux ans. Par lui, Morgane Denzler souligne une mémoire partagée entre l'animal, l'éleveur·se et le territoire. Le mouton mange littéralement le paysage. Ses déplacements façonnent et composent son milieu. Manger «c'est une manière d'habiter, de donner de la valeur surtout. Voilà le mot qui permet de rassembler pas mal d'éléments de la situation : donner de la valeur. Nous dirions honorer. Et transformer des humains et des brebis en Terriens, pour enfin déraciner ce vieux contraste entre humain et non humain. » (Vinciane Despret, *Composer avec les Moutons*, 2016) » [Julie Crenn]



MORGANE DENZLER

Sheep don't forget a face, 2018

Photographie numérique contrecollée sur aluminium, châssis aluminium, 320 x 70 cm

Lois Weinberger

Biographie voir page 11

4 *Area external*

À partir de 1988, Lois Weinberger, d'abord seul puis avec sa femme Franziska Weinberger, a entretenu un terrain d'environ 500m², aux abords de Vienne.

«En 1988, j'ai commencé à planter dans la banlieue de Vienne une aire **rudérale** que j'utilisais comme réserve de graine et distributeur

de plantes non-désirées – ce que l’on appelle les mauvaises herbes, les laissées-pour-compte. J’ai visité les décharges à ciel ouvert, les terrains vagues et autres friches, prélevant des plantes vers mon aire rudérale pour en multiplier les plants avant de les transporter vers d’autres lieux où elles avaient disparu. J’opérais ainsi des transferts, tant dans le paysage que dans les espaces urbains.» [Lois Weinberger in «Lois Weinberger : Green Man» (entretien), in *ANTENNAE - The Journal of Nature in Visual Culture*, N° 18, 2011, Londres, p. 41. traduit en français par Myriam Dao].

La photographie *Area external* présentée au Transpalette fait partie d’un ensemble de photographies documentant le travail de l’artiste dans cette “zone” (*Gebiet* en allemand - titre original de l’œuvre). Les plantes rudérales qui s’y développent sont tout autant originaires des quartiers proches que de régions plus lointaines. Transférées ensuite dans d’autres lieux, soit par la main de l’artiste, soit par l’action de la nature elle-même, les plantes contiennent la métaphore de la migration.

Morgane Denzler

Biographie voir page 14

6 VENE

Cette œuvre « est réalisée à partir du vêtement de travail des **paysan-nes**, une combinaison verte devenue commune à toustes. En attachant deux combinaisons l’une à l’autre, Morgane Denzler donne à voir la métaphore d’une peau de **paysan-ne**. Telle une toison ou un corps disséqué, elle est déployée au mur. En nous approchant, nous constatons que le tissu est parsemé de logos : *VENE*. « Viens » en Occitan, un appel traditionnel au troupeau. Morgane Denzler met en lumière les relations contractuelles et/ou de dépendance des **paysan-nes** vis à vis de l’industrie agroalimentaire. Ce système, visant à un productivisme outrancier, a conduit une large partie du monde paysan vers un état de fragilité extrême. » [Julie Crenn]

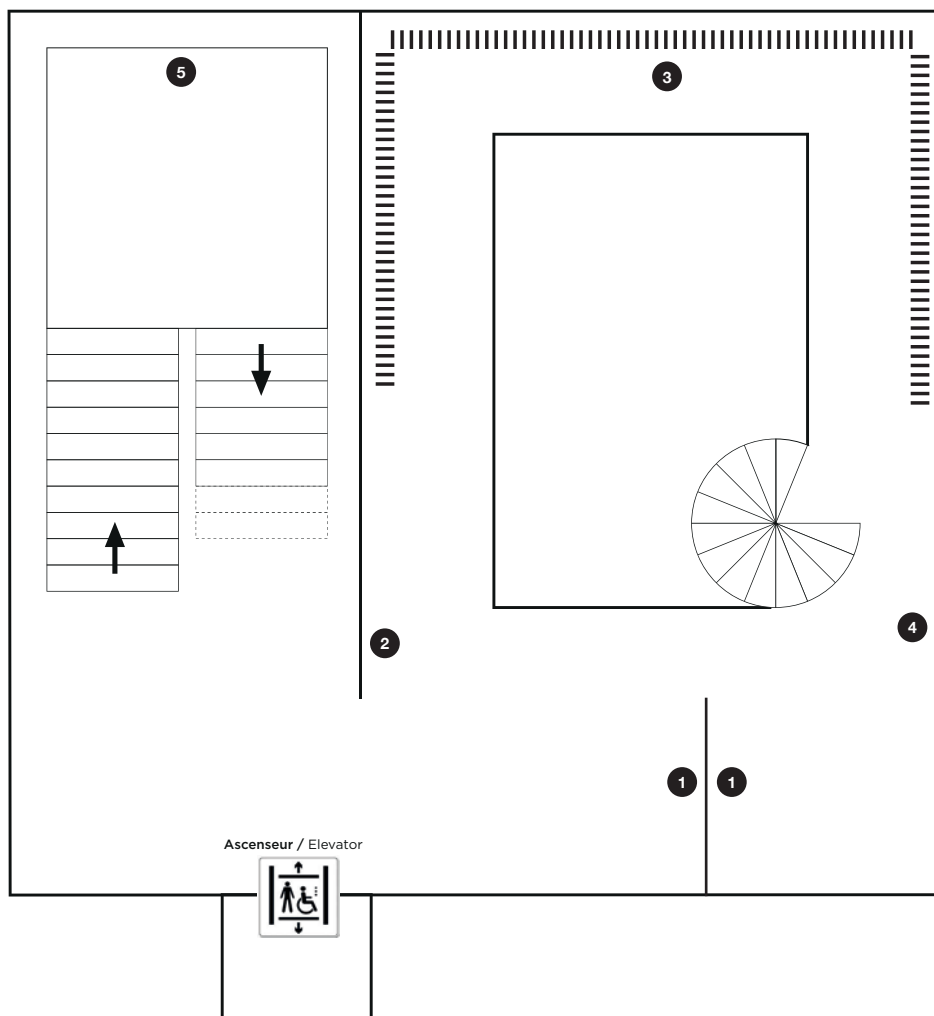
7 Champion

« *Champion* (2018) présente Loïc Leygonie, tondeur professionnel de moutons, mais aussi champion de France de la tonte. Dans le Lot, Morgane Denzler a filmé un jeté de toison, qui,

lors d’un concours, est noté par un jury selon des critères très précis. Diffusée sous la forme d’un GIF, la vidéo forme une boucle, un élan vital qui manifeste le déplacement des gestes et des savoir-faire. La tonte, acte nécessaire à la survie du mouton, est aussi devenue un sport, un rituel collectif où les gestes de travail trouvent de nouvelles résonances.» [Julie Crenn]

8 Remembrement

Cette couverture « réunit l’animal, l’humain et le territoire. Cousue et fabriquée en collaboration avec un artisan matelassier (René Lantz), elle est rembourrée de la laine de ses propres moutons. À sa surface apparaît l’image satellite des Arques et de ses alentours. Le lieu de sa recherche est ainsi représenté, localisé, spécifié. Les coutures ne sont pas orthonormées, le quadrillage n’est pas parfait. Les maladresses intentionnelles font écho au **Remembrement**, un réaménagement productiviste du monde rural qui s’est intensifié au cours des années 1960 et 1980. Pour s’adapter à la mécanisation, les **paysan-nes** ont plus ou moins intégré un modèle issu d’une politique européenne visant à unifier le parcellaire. Ce nouveau dessin des territoires engendre une transformation profonde des paysages et des sols. Il marque aussi des violences, un esprit de concurrence et la fin d’une solidarité. » [Julie Crenn]



1 Aurélie Ferruel & Florentine Guédon

CULTE, tissu, peinture et bois, dimensions variables, 2017.

2 Pascal Rivet

Jour de fête, vidéo, 2015.

3 ARN (Atlas Régional Naturel) - Eric Tabuchi et Nelly Monnier

Coopératives, 4 photographies, 50 x 65 cm, 2021.
Poher, photographie, 40 x 54 cm, 2021.
Pont-Melvez, photographie, 40 x 54 cm, 2021.
Pellevoisin, photographie, 39 x 55 cm, 2021.
Sorigny, photographie, 60 x 80 cm, 2021.
Mijoux, photographie peinte, 40 x 50 cm, 2021.
Sandwichs variés, huile sur toile, cadre en bois, 59 x 70 cm, 2019.
Laveline-devant-Bruyères, photographie, 60 x 80 cm, 2020.
Pays d'Othe, photographie, 28 x 38 cm, 2021.
Charsonville, photographie, 40 x 54 cm, 2021.
Maréchal-ferrant, huile sur toile, cadre en bois, 59 x 70, 2019.
Offlanges, photographie peinte, 40 x 50 cm, 2021.
Génicourt, photographie peinte, 40 x 50 cm, 2021.
Clermont, photographie, 50 x 65 cm, 2021.
Bessé-sur-Bray, photographie, 60 x 80 cm, 2021.
Chien chien, huile sur toile, 170 x 195 cm, 2021.
Jonvelle, photographie, 60 x 80 cm, 2021.
Villiers-Saint-Orien, photographie peinte, 60 x 80 cm, 2021.

Dépendances agricoles, photographie, 50 x 65 cm, 2021.

Richesse, huile sur toile, cadre en bois, 55,5 x 66 cm, 2020.

Bullecourt, 28 x 38 cm, 2021.

Chameroy, photographie peinte, 40 x 50 cm, 2021.

Chamalow, deux photographies, 40 x 50 cm, 2021.

Sorbet, huile sur toile, cadre en bois, 55,5 x 66 cm, 2021.

4 Loïs Weinberger

Green Man, photographie 105 x 105 cm, courtesy Salle Principale, Paris, 2004.

ESCALIERS

5 Pascal Rivet

Les Laboureurs, pierre noire sur fibro ciment monté sur châssis, 240 x 240 cm, 2011.

Aurélie Ferruel & Florentine Guédon

Aurélie Ferruel (née en 1988) et Florentine Guédon (née en 1990) sont un duo de sculptrices, de plus de dix ans maintenant. Différentes et complémentaires, tout particulièrement à l'atelier, elles partagent un appétit des rencontres et un amour de la matière, du faire (user et transpirer). Elles laissent emporter par le désir de transmission des autres. [...] Le duo ne cherche ni à conserver, ni à revendiquer, défendre ou idéaliser mais à observer les formes, les évolutions voire les réinventions de ces pratiques.

Nos sociétés sont formées d'une constellation de micro sociétés divisées par des secteurs d'activités, des disciplines, le privé et le public, des loisirs, des pensées. D'une équipe de football amateur à leur propres familles, en passant par la confrérie des Chevaliers du Goûte-Boudin de Mortagne-au-Perche, une ethnie de Papouasie-Nouvelle-Guinée ou les vendeurs d'oignons roses de Roscoff, Aurélie Ferruel & Florentine Guédon vont à la rencontre de ces différents groupes. Car tout se joue dans cet espace de la rencontre et d'une recherche menée sur le terrain. Au départ, les artistes se sont concentrées sur leur appartenance à un groupe défini, le leur, c'est-à-dire leurs familles respectives. Filles d'agriculteurs, la perspective de ce milieu traverse leur réflexion. Elles se plongent dans les arcanes d'un terrain personnel, intime pour libérer une pensée où l'affect et la critique se rejoignent constamment. Elles se sont plus particulièrement penchées sur des savoir-faire, des gestes, des traditions, des objets, des outils, qu'elles injectent dans la conception de leurs œuvres. En ce sens, Florentine Guédon travaille la partie cousue et brodée, des techniques apprises de sa grand-mère, tandis qu'Aurélie Ferruel sculpte le bois à la mini tronçonneuse, des gestes transmis par son père. Elles allient leurs propres héritages au sein de projets communs. [...] [Julie Crenn]

Les références, personnelles et culturelles, se frottent et s'unissent pour générer de nouvelles histoires et prolonger une mémoire collective.

1 CULTTE

CULTE est « formée de trois tentures cousues et de sculptures taillées dans le bois. Elles désignent cet ensemble comme étant une « collection d'objets affectifs/agricoles » inhérents au monde rural et à leurs histoires respectives. Au mur, les tentures renvoient aux trois dimensions du monde agricole : l'animal, le paysage et l'agriculteur. Les trois parties, symbolisées par des outils, des silhouettes ou bien des vêtements, sont interdépendantes et forment un tout. Au sol sont déposés des objets sculptés dans le bois et partiellement peints : un épis de blé, une bouteille de vin, un morceau de viande, une casquette, une mini-tronçonneuse, etc. L'œuvre peut donner lieu à une performance où les artistes viennent embrasser une à une les œuvres disposées au sol. La performance renvoie à une forme très personnelle de gratitude, nourrie d'amour, de respect et de fierté. Les artistes explorent un terrain partagé où les traditions et l'art contemporain peuvent se rencontrer et coexister. » [Julie Crenn]



AURÉLIE FERRUEL & FLORENTINE GUÉDON
CULTE, 2017

Tissus coton lin, peinture et bois.
Crédit photo : Nicolas Pfeiffer

Pascal Rivet

Biographie voir page 8

2 Jour de fête

« La notion de sacrifice trouve un écho retentissant dans l'œuvre intitulée *Jour de fête* (2015).¹ Dans la campagne sarthoise, à l'occasion de la fête de la Saint-Jean, Pascal Rivet embrase une sculpture en bois, la réplique

¹ Film tourné le 20 juin 2015, *Feu de la Saint-Jean, Piacé Le Radieux*.

échelle 1 d'un tracteur. L'œuvre en flammes se consume et disparaît petit à petit sous les yeux des passants interloqués. Entre rituel funéraire et autodafé, le geste artistique incite à une prise de conscience quant à l'état du monde paysan, qui, s'il ne trouve pas d'alternatives au productivisme insolent, marche vers sa fin. *Jour de fête* fonctionne comme une vanité faisant le constat d'une mort lente et certaine non seulement d'un secteur professionnel, mais avant tout d'un environnement qui ne serait pas asservi au contrôle de l'industrie agro-alimentaire, de pratiques paysagères, de cultures, d'élevages, de savoir-faire et d'une mémoire collective. Les œuvres de Pascal Rivet expriment les violentes mutations, la mort silencieuse et la désincarnation du monde paysan. Les images et les sculptures agissent tel un décor immobile et silencieux. Le décor d'un monde pensé à la marge, dont les acteurs et les machines sont réduits à des images fantômes. » [Julie Crenn, « Le Pan Modeste », dans *Pascal Rivet - Rase Campagne* (FRAC Bretagne et Editions GwinZegal, 2018)]

ARN [Atlas des Régions Naturelles - Nelly Monnier & Eric Tabuchi]

Eric Tabuchi est né en 1959, il vit et travaille à Paris. Après des études de sociologie, il commence son travail photographique. [...] Né d'un père japonais et d'une mère danoise, son travail s'articule autour des notions de territoire, de mémoire et d'identité. Les typologies architecturales constituent le principal de son œuvre. En plus de sa pratique photographique, Eric Tabuchi produit des objets et réalise des installations.

Nelly Monnier est née en 1988, elle vit et travaille dans l'Ain et en Essonne. Après une enfance rurale et des études de cinéma à Bourg-en-Bresse, elle obtient un DNSEP à l'ENSBA Lyon en 2012. Son travail mêle peinture, dessin et récit, il aborde les rapports entre l'architecture, le décoratif et le paysage. [...] Sa pratique est nourrie par de nombreux voyages de proximité, notamment pour le projet d'Atlas des Régions Naturelles [...]. Elle emprunte et réemploie des formes, naturelles ou culturelles, qu'elle juxtapose, recompose dans différentes séries picturales.

3 ARN [Atlas des Régions Naturelles]

Depuis 2017, les artistes Eric Tabuchi et Nelly Monnier se consacrent à un vaste projet photographique documentant la variété des paysages et des architectures françaises à travers un ancien découpage géographique, celui des « pays » ou régions naturelles.

Pour *Agir dans son lieu*, ielles proposent un ensemble d'images et de peintures qui mêlent différents mondes ruraux. « Les photographies ont pour sujet des architectures, ou plus largement des objets construits (plus particulièrement en milieu rural pour cette exposition). On y trouve des éléments décoratifs ou publicitaires, tout comme dans les tableaux qui se concentrent davantage sur des détails. C'est une succession de gestes et de signes plus ou moins récents, qui ponctuent les bords de route. » [Nelly Monnier]

Ils ont pour point commun d'affirmer avec estime ou humour leur existence dans le paysage - par la signalétique, le décoratif, la revendication, l'organisation, ou à travers des méthodes de construction **vernaculaires**, adaptées à leur milieu.

« Les peintures sont réalisées à partir de relevés de formes/matières/teintes trouvées sur des façades, qui ont au départ une vocation signalétique, mais qui une fois isolées de leur contexte peuvent être appréciées pour leurs particularités esthétiques. Mises côte à côte, elles sont pour moi comme un vieux rébus sans solution. [...] Comme dans les photographies, beaucoup de ces éléments datent d'après guerre, ils portent en eux une (vieille) idée de progrès, de développement, de bonheur. [...]

Tout pousse aujourd'hui le paysan à se faire discret et rester dans son pragmatisme, pour autant c'est lui qui s'occupe de la surface du « pays » et entretient ses hectares. Nous [Eric Tabuchi et Nelly Monnier] sommes toujours à la recherche d'une affirmation visuelle et esthétique de sa présence (comme de celle des autres habitant-es) mais c'est extrêmement rare. » [Nelly Monnier]

Ces multiples manières d'occuper et entretenir des terres, à des époques lointaines ou futures, montrent que les pratiques mais aussi la considération pour le monde paysan ont évolué vers toujours plus de discrétion ou d'abandon.

Qu'en serait-il si la gêne - voire parfois la honte - d'appartenir à ce monde qui habite une grande superficie du territoire s'estompait, laissant aux gens le temps et l'aplomb de soigner leur environnement proche ?



ARN (ATLAS RÉGIONAL NATUREL) - ERIC TABUCHI
ET NELLY MONNIER
Chameroy, 2021
Photographie peinte, 40 x 50 cm

Lois Weinberger

Biographie voir page 11

4 Green Man

« Weinberger travaille depuis plusieurs années sur la figure mythique et effrayante de l'Homme vert, déclinaison fictionnelle des préoccupations écologiques qui animent l'ensemble de ses activités. Cette figure païenne apparue certainement en Europe au XIIIe siècle est un personnage vert de grande taille, recouvert de feuilles et de branches, voué à protéger les intérêts de la nature et en particulier des forêts. » [Gwilherm Perthuis]

« Cet autoportrait, le visage recouvert de poudre verte et portant sous le nez un pétale de fleur comme un colifichet, est une des pièces les plus emblématiques de sa démarche. L'artiste en forte méditation se pare des éléments significatifs que sont le vert et la feuille/fleur pour en faire une seconde peau, matérialisant la fusion nature/homme. Geste rituel, processus incantatoire, un peu comme un chaman cherchant à être l'intercesseur entre l'homme et les secrets de la nature. » [Frac Nouvelle Aquitaine]

Pascal Rivet

Biographie voir page 8

5 Les Laboueurs

« Un dessin intitulé *Les Laboueurs* (2013-2014) est réalisé à la craie noire sur des plaques de fibrociment. Il figure un couple de jeunes agriculteurs souriants se tenant côte à côte. L'artiste s'approprie des images récoltées dans la presse et sur Internet. Ces images traitent d'activités sportives, de jeux, de concours, de rituels folkloriques et autres traditions liées aux mondes paysans. Ici, le jeune couple participe à un concours de labours qui hybride une pratique traditionnelle agricole et une pratique sportive. » [Julie Crenn]

PERFORMANCE

Meg Boury

Biographie voir page 9

La présentation d'Épatante

Performance pour deux interprètes - réalisée lors du vernissage de l'exposition.

« Le Salon de l'Agriculture est une manifestation très intéressante. Beaucoup des badauds qui se promènent dans les allées du Hall 1 n'ont jamais approché une vache d'aussi prêt tout en portant des chaussures de ville. Chaque année, une race est mise à l'honneur et une bête est élue égérie. La vache y est une star. *La Présentation d'Épatante* est une performance qui reconstitue le spectacle du Salon de l'Agriculture ; celui de la découverte des races bovines ainsi que celui que je mettrais en scène si j'y étais invitée. Je jouerais alors le rôle d'une présentatrice prestidigitatrice qui transforme les membres du public en vache de race Prim'Holstein [1] afin d'en présenter les caractéristiques. » [Meg Boury]

[1] Il s'agit de la vache telle qu'on se la représente souvent dans notre imaginaire collectif : avec une robe blanche tachetée de noir. C'est la première vache laitière de France, voire du monde.

Texte de **Julie Crenn**

Voilà quelques années que se déploie AGIR DANS SON LIEU dans l'hexagone. Il s'agit de réunions d'artistes sous la forme d'expositions et de résidences au creux de différents territoires. Nous avons débuté en Normandie, à Yvetot (2017), puis nous nous sommes installés plusieurs semaines aux Arques (2018), dans le Lot, et aujourd'hui nous nous retrouvons dans le Cher, à Bourges.

Pour chaque lieu, la proposition se transforme et se renouvelle. Le contexte et les personnes investies (artistes, **paysan·nes**, équipes des structures, artisan·nes, etc.) participent à l'évolution du projet.

Il me faut situer *AGIR DANS SON LIEU*.

Je suis l'initiatrice de ce projet collectif auquel les artistes prennent véritablement part. Parce qu'elles sont intimement concernées par les réalités du monde paysan. Des réalités extrêmement différentes selon les choix de chacun·e. Des réalités qui ont des répercussions immédiates sur le vivant, les **écosystèmes**, l'alimentation et les corps. Je suis historienne de l'art et commissaire d'expositions, je suis aussi la compagne d'un éleveur bovin. Nous vivons au nord du Cotentin. Sa vie et ses choix, font partie intégrante de mon quotidien, de mes recherches et de mon regard à propos du monde paysan et plus largement du vivant. Je dis souvent que je porte à la fois une basket et une botte en caoutchouc. N'y voyez rien de binaire, tout y est complémentaire. Par mon expérience personnelle, deux mondes pensés séparément peuvent se rencontrer et trouver des lieux de conversation. L'endroit où je vis et je pense me permet, par exemple, de fabriquer des associations entre les conditions de vie des **paysan·nes** et des artistes. D'établir des

parallèles entre leurs choix et la manière dont elles sont à la fois traitées par leurs milieux respectifs. La manière aussi dont elles sont considérées par la société.⁴ Dans l'imaginaire collectif, les **paysan·nes** et les artistes sont vêtus de stéréotypes, d'images d'Épinal, d'idées reçues, souvent fausses et déformantes. Il est impossible de poser un constat généraliste à propos des un·es comme des autres. Elles sont les fondations de leurs milieux. Elles fabriquent des nourritures essentielles. Sans eux et sans elles, pas d'arts et pas d'aliments. Elles sont à la base d'un chaînage pyramidal sourd et aveugle à leurs conditions de vie. Il me paraît alors important de rassembler les artistes et les **paysan·nes** afin que les expériences et les paroles se tissent – que les milieux puissent s'entrelacer. Ces conversations ont lieu par la voie des résidences où les artistes discutent, observent et collaborent directement avec les **paysan·nes**. Les œuvres résultent de leurs échanges. Les conversations se tissent aussi dans la vie même des artistes invité·es qui pensent le monde paysan à partir de leurs expériences, de leurs corps et de leurs histoires respectives. À partir de leurs lieux, de leurs terrains de vie, elles poursuivent leurs recherches dans le cheminement, la relation et l'alliance.

En finir avec les abstractions

Écrire ou parler d'AGIR DANS SON LIEU est plus difficile pour moi cette année. Plus difficile d'y réfléchir quand je suis tantôt submergée par la colère, tantôt par une profonde tristesse. Le monde paysan, comme celui de l'art, est pluriel. Il est composé de branches contradictoires en termes de pensées et de pratiques. En ce sens, Vandana Shiva (militante écoféministe) oppose deux lois, celle de *l'exploitation*, « selon laquelle le monde est une machine et la nature de la matière inerte » - celle de *la réciprocité*, « selon laquelle tous les êtres prennent autant qu'ils donnent. »⁵ Les deux systèmes (lois) coexistent dans un conflit politique : l'agriculture intensive aussi dite

⁴ Au moment où j'écris ce texte, la ville de Bordeaux déploie une campagne d'affichage posant la question du coût de la culture ou celle de savoir si être artiste est véritablement un métier. En savoir plus ici : <https://rue89bordeaux.com/2021/04/artiste-cest-un-metier-la-question-qui-fache-les-artistes/?fbclid=IwAR13ziEUD4JKxEfHc26HcSuXy3wfpjdLOfKOfPm1XhEawoRfzapiGkUbBA0>

⁵ SHIVA, Vandana. *Qui nourrit réellement l'humanité ?* Arles : Actes Sud, 2020, p.10-11. Vandana Shiva, née en 1952 à Dehradun. Elle est une conférencière, écrivaine et militante féministe et écoféministe indienne. Elle dirige la Fondation de la recherche pour la science, les technologies et les ressources naturelles. Elle a reçu le prix Nobel alternatif en 1993.

Dans une même pensée, Bruno Latour parle de systèmes de production et de systèmes d'engendrement. Il écrit : « Les deux analyses diffèrent d'abord par leur principe – la liberté pour l'un, la dépendance pour l'autre. Elles diffèrent ensuite par le rôle donné à l'humain – central pour l'un, distribué pour l'autre. Elles diffèrent enfin par le type de mouvements qu'elles prennent en charge – mécanisme pour l'un, genèse pour l'autre. » in *Où atterrir ? – Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte, 2017, p.105-106.

conventionnelle, *versus* l'agriculture paysanne, **l'agroécologie**. La majorité des États de notre monde ont fait le choix de la loi de l'exploitation, de l'agro-industrie, de l'agrochimie, des intrants destructeurs, des semences brevetées, des pesticides (qui, ne l'oublions pas, sont des armes de guerre et d'extermination). « Et pourtant, seuls 30% des aliments que nous consommons proviennent des grandes exploitations agricoles industrielles. La part du lion nous vient des petits exploitants, qui travaillent sur des parcelles de taille modeste. En revanche, l'agriculture intensive est responsable de plus de 75% des dégâts écologiques infligés à la planète. Ces chiffres sont généralement ignorés, dissimulés et contestés, et on continue de promouvoir dans le monde entier l'idée fautive selon laquelle c'est l'agriculture industrielle qui nourrit l'humanité. »⁶

Le monde paysan qui me tient à cœur est celui de la *réciprocité*. Celui qui fait le choix de respecter au mieux le vivant : de l'herbe qui pousse à ce que nous cuisinons dans nos assiettes, en passant par la relation à l'animal et au végétal, à l'attention portée aux sols, aux haies, à l'eau et à l'air. Un monde paysan qui pense le commun des *terrestres* : « Dire : " Nous sommes des terrestres au milieu des terrestres " n'introduit pas du tout le même politique que : " Nous sommes des humains dans la nature ". Les deux ne sont pas faits du même bois – ou plutôt de la même boue. »⁷ Un monde paysan qui porte des responsabilités quant à son lieu, qui est agi par la conscience des urgences et de l'extrême vulnérabilité des **écosystèmes**. D'une diversité qui ne disparaît plus aussi lentement que nous pouvions l'imaginer. Ce monde paysan est aussi en train de disparaître sous nos yeux fermés et nos oreilles bouchées. On ne le voit pas, on ne l'entend pas. Le monde paysan n'est pas une abstraction. La *loi de l'exploitation* l'engloutit parcelle par parcelle. Les petit-es **paysan·nes** n'entrent pas dans le moule de cette loi. Les armes et les idées ne sont pas les mêmes, les économies non plus. Sur une durée de vingt années d'élevage bovin raisonné et raisonnable

– sans week-end, vacances, jours fériés ou arrêt maladie parce que le vivant ne connaît pas de pause – mon compagnon n'est jamais parvenu à « gagner » l'équivalent d'un SMIC. Les petit-es **paysan·nes** vivent soit sous le seuil de pauvreté, soit sous le régime de l'endettement que partagent les acteur·ices des deux lois.⁸ Il ne s'agit pas de se plaindre (un autre stéréotype qui colle à la peau des **paysan·nes**), mais de regarder leurs réalités en face.

Le choix de l'anti-alimentation

Lorsque je réfléchis à nos choix collectifs, un ensemble de questions explose. Je mets alors mes pieds dans le plat. Je me demande souvent pourquoi les citoyen·nes me paraissent plus « informé·es » de l'impact des pets de vache sur la couche d'ozone, qu'à propos des suicides hebdomadaires des **paysan·nes** endetté·es, épuisé·es, isolé·es et pressurisé·es ?⁹ Pourquoi parle-t-on de « nuisibles » végétaux ou animaux ? Comment peut-on spéculer sur la valeur du riz et des céréales alors que la faim règne sur tous les continents ?¹⁰ Savez-vous qui récolte les fraises espagnoles ?¹¹ Savez-vous d'où vient ce steak haché conditionné sous blister ? Comment la vache dont il est issu a été élevée ? Qu'a-t-elle mangé durant sa vie ? Quelle a été la durée de sa vie ? Lorsque nous achetons de la nourriture, nous soutenons directement différents types d'économies, différents systèmes de pensées. Je me demande aussi pourquoi les humain·es qui semblent se soucier des questions écologiques, se soucient aussi peu de leur alimentation. Ces questions sont pourtant intimement liées. Il ne s'agit pas de culpabiliser individuellement, mais plutôt de nous retourner contre les responsables de ce « système anti-alimentaire » (V. Shiva) : les États, la PAC (la Politique Agricole Commune Européenne), les firmes et les lobbies de la grande distribution, de l'agrochimie, de l'agro-industrie, entre autres.¹² Il s'agit aussi d'en finir avec la soumission, de retirer nos œillères et de prendre collectivement nos responsabilités pour résister à une économie qui empoisonne

⁶ Ibid, p.12.

⁷ LATOUR, Bruno. Où atterrir ? – *Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte, 2017, p.111.

⁸ En 2017, le seuil de pauvreté en France est établi à 1 041 par mois.

⁹ En France, environ 370 paysans se suicident chaque année. Cela correspond à un suicide par jour.

¹⁰ LE PUIILL, Gérard. « Il faut soustraire l'alimentation à la spéculation », in *L'Humanité*, 15 octobre 2020.

¹¹ Pour le savoir, je vous conseille : ARAB, Chadia. *Dames de fraises, doigts de fées, les invisibles de la migration saisonnière marocaine en Espagne*. Casablanca : Éditions En Toutes Lettres, 2018.

¹² À propos du sentiment de culpabilité qui assaille les personnes conscientes de ces violences écologiques, Joanna Macy (militante écoféministe) écrit : « Il est difficile de fonctionner dans notre société sans renforcer les conditions mêmes que nous dénonçons, et le sentiment de culpabilité qui en découle rend ces conditions – et notre indignation avant elles – plus difficiles encore à regarder en face. » in « Agir avec le désespoir environnemental », in *Reclaim*, Paris : Cambourakis, p.162.

littéralement le vivant.

La résistance s'accompagne inévitablement d'une fabrication d'alternatives où les vies de chacun-e (humain-es et non humain-es) priment sur les dividendes, les profits et les bénéfices.

Je suis confrontée, au quotidien, à ces urgences et à ces souffrances auxquelles il est quasiment impossible de remédier individuellement. La révolution radicale de nos choix est urgente. Le système mondial a fait le choix de modèles agricoles spéculatifs, hors-sol, productivistes, intensifs, brutaux, dévastateurs, pour satisfaire des choix alimentaires inefficients. Geneviève Azam (économiste et altermondialiste) parle de pensées et de pratiques *déterrestrées*, situées en dehors de la terre, en dehors du commun.¹³ Ces choix - car, au final, tous les choix portent des conséquences, positives comme négatives, nous nous affectons toutes quotidiennement - participent d'une disparition programmée de l'**agriculture** paysagère et **vivrière**. Quand je pense à ces pratiques agricoles, c'est le mot « épuisement » qui me vient à l'esprit. Les petites **paysan-nes** meurent ou laissent leurs places avec un sentiment d'échec absolu. Nous délaissons une agriculture raisonnée et raisonnable au profit des monocultures excluantes, des organismes génétiquement modifiés qui manipulent et transforment « l'écriture du vivant de manière irréversible », des fermes aux milliers de vaches, des arbres de l'Amazonie incendiés et tronçonnés pour faire pousser du soja qui sera ingurgité par des vaches, des déserts verts azotés, de l'extraction d'énergies fossiles, des méthaniseurs qui dévastent les sols, de milliers d'hectares de céréales couverts de pesticides, des milliers de tonnes de glyphosate (et d'autres tonnes de biocides) pour faire la guerre à ceux qu'ils nomment les *nuisibles*, des cultures bananières antillaises intoxiquées à la chlordécone, de la vaste blague de l'agriculture labellisée « bio » produite selon des pratiques industrielles, d'élevages fermés et intensifs dont on préfère ne rien savoir. Une agriculture qui maltraite, appauvrit et tue l'ensemble des **terrestres**.¹⁴ Les situations sont nombreuses et toutes effrayantes. Depuis les années 1950, une agriculture de laboratoire s'est établie sur tous les continents. « Des œufs sans poule, de la viande

sans animaux et du miel sans abeilles. C'est un fatras assourdissant, post-moderne et post-humain. »¹⁵ Le vertige. Extraction, épuisement, exploitation, dépossession, empoisonnement, rendement, suffocation, optimisation du vivant. Les ravages sont trop nombreux. Adieu les abeilles, les vers de terre, les coquelicots et les herbes folles. Le corps d'une vache peut-il, très sérieusement, être augmenté d'un hublot ? Ces choix mortifères sont ceux de puissances destructrices à tous points de vue/vie.

Reconstruire nos attachements

On parle communément d'exploitations agricoles pour désigner le lieu où travaillent les **paysan-nes**. Exploitation. Le sens du mot est chargé. Là où je vis, les choix sont clairs. Nous ne parlons jamais d'exploitation, mais de soin. Tous les matins, mon compagnon dit : « je vais soigner les filles ». Nous parlons des champs, qui portent chacun un nom - un lieu-dit. Nous parlons du « bâtiment », de l'abri hivernal. La ferme est gardée par Gigi et Floki, deux chat-tes. Elle compte huit âne-ses normand-es qui braient au moindre mouvement. Les vaches, des salers, sont âgées (l'une d'entre elles, Lucia, fête ses vingt ans cette année, tandis qu'une autre, Yéti, est aujourd'hui âgée de dix-huit ans). Elles sont dehors une grande partie de l'année, jusqu'à ce que les sols argileux regorgent des eaux de pluie. Quand la terre ne peut plus porter les vaches, elles rentrent quelques mois et ressortent au printemps. Dehors, elles mangent l'herbe des prairies permanentes - dedans, le foin, coupé sur place pendant l'été. Elles portent fièrement leurs cornes que nous refusons catégoriquement de brûler ou de couper. Elles sont soignées avec des mélanges de plantes. Nous leur parlons. À l'intérieur du bâtiment, elles écoutent de la musique. Elles ne vivent pas enfermées dans leur merde. Elles ne sont pas inséminées. Elles ne sont pas considérées comme des robots reproducteurs. Et même si la situation économique devrait nous y pousser, l'efficacité et le rendement ne sont pas une priorité. La question du soin est placée au centre des préoccupations de celui qui les élève. J'aime penser qu'elles mènent une vie paisible. Je n'idéalise rien, je sais quel est leur destin, celui de finir dans les assiettes de celles et ceux

¹³ AZAM, Geneviève. *Lettre à la Terre et la Terre répond*. Paris : Seuil, 2019.

¹⁴ Bruno Latour parle des terrestres pour désigner non seulement les humain-es mais aussi l'ensemble des êtres vivant sur Terre. Il écrit : « Il est peut-être temps [...] de parler non plus des humains mais des terrestres (Earthbound), en insistant ainsi sur l'humus et pour tout dire le compost qui se tiennent dans l'étymologie du mot "humain" (Terrestre a l'avantage de ne préciser ni le genre ni l'espèce...). » - in LATOUR (2017), p.110

¹⁵ AZAM (2019), p.43 et 74.

qui mangent de la viande (je précise que je fais partie des humain-es omnivores). Je sais aussi que leur présence est nécessaire au lieu qu'elles habitent : la repousse des herbes, des fleurs et des haies qu'elles adorent grignoter par-dessus les clôtures ; leurs bouses alimentent la vie souterraine et font la joie des insectes. Parce qu'elles ne sont pas nombreuses et qu'elles ne subissent pas de stress, elles participent au maintien d'une biodiversité. Avec elles, dans les champs, je vois des chevreuils, des lièvres, des cigognes, des hérons, des écureuils, des taupes, des musaraignes, des crécerelles, des bergeronnettes, des buses et une multitude de petits oiseaux, des grenouilles, des ragondins, des salamandres, des blaireaux, des mouches, des papillons, des libellules et d'autres nombreux insectes. Je pense aussi au chant du coucou qui nous fait tant sourire. Ici, la chasse est interdite. De nombreux animaux l'ont bien compris. La ferme, au fil des années, est devenue un espace safe. Un sanctuaire pour les faisans, les lièvres, les bécasses, les chevreuils et bien d'autres alliés.

Ralentir

Baptiste Morizot écrit que les humain-es sont globalement aveugles quant à ce qui se trame de vivant dans un lieu. Il parle de la « crise de nos relations collectives et existentielles, de nos branchements et de nos affiliations aux vivants, qui commande la question de leur importance, par lesquels ils sont de notre monde, ou hors de notre monde perceptif, affectif, et politique. »¹⁶ Alors, comment nous rebrancher les un-es aux autres ? Il nous faut penser et impulser un mouvement contraire, celui des *terrestres* réfractaires à ces systèmes où la vie et le commun n'importent plus.¹⁷ Au soin, s'ajoute une autre donnée déterminante, celle du temps. Et notamment celle du ralentissement et de la décroissance. Parce que tout doit aller toujours plus vite pour satisfaire les marchés, il nous faut donner un coup de frein massif et collectif. Freiner, ralentir pour revenir vers d'autres temporalités inscrites dans le vivant. Le temps de l'animal, du végétal et de leurs écosystèmes. Respecter le temps nécessaire à la croissance de chacun-e. Celui de la (re)pousse de l'herbe, celui des changements de saison auquel nous devons réapprendre à nous adapter. En finir

avec les pratiques qui gouvernent, manipulent et domestiquent le vivant afin qu'il se plie aux contingences humaines.

Si les constats néfastes sont nombreux, les solutions le sont aussi. Je parle ainsi d'**agroécologie**, d'**agroforesterie**, de **permaculture**, d'agriculture de conservation, de présences attentives aux spécificités de tous les **biotopes**. Des pratiques paysannes qui participent à soigner et à réparer le vivant. « La fraîcheur vient du temps que vous consacrez au soin, à la transmission, à l'éducation, à la réparation d'un monde profondément cabossé, malade et carcéral. Ce temps est subversif quand il est volé aux injonctions du temps "productif" »¹⁸ Nous devons nous réadapter au vivant, nous extraire d'une position centrale que nous nous sommes octroyées pour réapprendre nos interdépendances. « Mais comment actualiser cette solidarité de fait ? Cela passe par reconnaître, de manière encore plus cruciale, que nous ne sommes pas seuls à pouvoir transformer la situation présente : peut-être y a-t-il effectivement, dans une compréhension écologique du monde, bien d'autres puissances d'agir que les puissances humaines à pouvoir interférer, intervenir et remédier à la situation présente. D'autres manières de faire, de se relier, de se protéger, de soigner peuvent être convoquées : des manières animales, végétales, sylvestres, bactériennes, fongiques, sont à l'œuvre pour fabriquer des mondes vivables. Il nous faut moins les fantasmer qu'apprendre à les connaître, à les rencontrer, à les défendre, à les amplifier, dans leurs spécificités. »¹⁹ Les pensées et les pratiques d'une décroissance générale génèrent une exigence nourrie de sobriété, d'humilité, de patience et de respect.

Les lois opposées de l'exploitation et de la réciprocité accordent une temporalité différente au vivant. « Le temps humain, paramétré, rationalisé et orienté de manière linéaire vers un progrès infini s'est progressivement substitué au temps cyclique de la nature et a été absorbé dans le temps économique. »²⁰ Alors que la loi de l'exploitation pense à très court terme, à un rendement immédiat, la loi de la réciprocité donne le temps aux sols de se régénérer, aux animaux de vivre, aux végétaux de croître selon leurs conditions. Je me permets à nouveau de faire un parallèle avec les artistes, et cet étrange

¹⁶ MORIZOT, Baptiste. *Manières d'être vivant*. Arles : Actes Sud, 2020, p.16.

¹⁷ AZAM (2019), p.82.

¹⁸ AZAM (2019), p.163-164.

¹⁹ BALAUD, Léna ; CHOPOT, Antoine (2018).

²⁰ AZAM, Geneviève. *Le temps du monde fini – Vers l'après-capitalisme*. Paris : Éditions LLL – Les Liens qui Libèrent, 2010, p.145.

vocabulaire qui a, depuis quelques années, remplacé le mot *œuvre* par celui de *production*. Produire dans son atelier, produire dans son exploitation... Ne peut-on pas revenir vers la fabrication, la récolte, la lenteur ? Vers un champ lexical proche de nos corps, de nos gestes et de nos choix. Redonner le temps au vivant engagé à freiner la course, à ralentir et à atterrir. Cela nous engage à lutter contre les impératifs d'efficacité, d'immédiateté, et l'obsession productiviste. Imaginer un « développement durable » est un non-sens, tout comme les notions absurdes de croissance verte ou de capitalisme vert. Il nous faut repenser les urgences afin de nous rapprocher, de nous relier : « notre éloignement, notre perte de sensibilité, réduisent notre intelligence du monde. »²¹

Bombes d'amarante

Depuis le mois de février 2020, j'ai cessé de me déplacer comme j'en avais l'habitude avant la pandémie. Depuis plus d'une année, j'agis dans mon lieu, en arpentant quasi quotidiennement le chemin de la ferme, les bords des champs, le long des haies. Je marche en compagnie de Monsieur Francis, espèce compagne adorée. Si j'étais déjà attentive à la vie de la ferme, aujourd'hui je prends le temps avec les vaches, avec les ânes, j'apprends la botanique pour mieux comprendre le fonctionnement de l'**écosystème** dont je vous parle. Je retrouve une sensibilité, une attention et une écoute que j'avais lorsque j'étais enfant et adolescente. C'est un peu de toutes ces réflexions partagées que nous retrouvons au creux des œuvres qui forment la nouvelle édition d'AGIR DANS SON LIEU. Il est ainsi question de transmission, de fierté, de désespoir, d'abandon, de métamorphoses, d'alternatives, de poésie, d'impuissance, de violences, d'hommage et de politique, car les mondes paysans sont intrinsèquement politiques. En 2007, Édouard Glissant déclame : « Je crois qu'il faut adopter le principe : agis dans ton lieu, pense avec le monde. C'est cela la mondialité. Une politique du monde qui s'oppose aux aspects négatifs de la mondialisa-

tion. »²² *Agir dans son lieu*, c'est faire des choix pour le comprendre, l'habiter en conscience et le protéger (le défendre). L'action se fait dans l'engagement, le don, de restitution et la résistance. Soyons des bombes de graines d'amarante.²³

« Qu'est-ce qu'une action politique ? Nous la reconnaissons à ces trois éléments : c'est faire effraction dans un ordre donné, interrompre localement cet ordre, et commencer un autre processus, en écart avec cet ordre. »²⁴

Les artistes explorent nos choix individuels et collectifs. Elles connaissent les mondes paysans dans leurs chairs ou parce qu'elles s'y confrontent avec la volonté de les comprendre. Ensemble, nous agissons dans un lieu spécifique, celui du centre d'art pour poser un ensemble de questions, partager des constats, visibiliser les alliances, associer des pensées, des matérialités et des corps. Nous sommes toutes concerné-es, toutes affecté-es. À la *déterrestation* et aux pensées hors sol du vivant, nous préférons *l'atterrissage* et le devenir *terrestre* de toutes les espèces vivantes. Bruno Latour écrit : Se réapproprier le sol, c'est lutter contre l'envahissement par ces sortes d'extraterrestres qui ont d'autres intérêts, d'autres temporalités que ceux des infraterrestres et qui interdisent, littéralement, de *mettre au monde* quelque être que ce soit. »²⁵ C'est l'effet papillon. Parce que ces mondes ne sont pas isolés du reste de la société, bien au contraire, ces mondes et leurs choix respectifs ont des incidences majeures sur leurs existences, sur nos corps et sur celui du vivant dans son ensemble. Starhawk écrit que *la révolution est ce que nous sommes, pas ce que nous deviendrons, ce que nous faisons, pas ce que nous ferons un jour. C'est une expérimentation vivifiante, un processus qui se produit maintenant ?*²⁶

Julie Crenn, Valognes, mai 2021.

²¹ AZAM (2019), p.80.

²² MOUSSAOUI, Rosa ; NOUVET, Fernand. « Agis dans ton lieu, pense avec le monde ! - Entretien avec Édouard Glissant » in *L'Humanité*, 6 février 2007.

²³ Au sein de cultures intensives de soja, de maïs ou de coton OGM, l'amarante de Palmer (*Amaranthus Palmeri*) résiste à Monsanto en étant indifférente au glyphosate. La plante, originaire d'Amérique du Nord, est toxique pour le bétail, elle résiste aussi aux moissonneuses batteuses et aux différents traitements chimiques. Pour s'en « débarrasser » : il faut se munir de pelles et de houes, et revenir à un travail manuel dans les champs.

²⁴ BALAUD, Léna ; CHOPOT, Antoine. « Suivre la forêt. Une entente terrestre de l'action politique. » in *terrestres.org*, article mis en ligne le 15 novembre 2018.

²⁵ LATOUR, Bruno (2017), p.114.

²⁶ STARHAWK. *Quel monde voulons-nous ?* Paris : Cambourakis, p.183.

VISITES, ATELIERS, RENDEZ-VOUS

Tout au long de l'exposition, l'équipe de médiation du Centre d'Art vous concocte différents rendez-vous pour petits et grands !

- **Visite commentée - Tous les samedis à 15h30**

Des visites tous publics vous sont proposées tous les samedis sous la forme d'un temps d'échange accueillant et bienveillant. C'est l'occasion d'en apprendre plus sur les œuvres et les artistes exposés !

Gratuit et sans réservation.

- **Visite en famille - Tous les derniers dimanches du mois à 16h30 (31/10 - 28/11 - 16/01/22).**

Visite « Chasse à l'œuvre », « time's up » ou encore « Visite dont tu es le héros », chaque visite en famille est l'occasion pour les plus petits et leurs accompagnants de découvrir autrement l'exposition tout en s'amusant.

Gratuit, sur réservation.

- **Ateliers - Le 27 octobre et le 3 novembre de 15h30 à 17h30**

Les ateliers proposés par les médiatrices du Transpalette vous invitent à découvrir un univers artistique en expérimentant différentes techniques à travers un moment de création ludique et convivial !

Gratuit, sur réservation.

- **Renseignements et réservations**

sur notre site internet :

<https://antrepeaux.net/agir-dans-son-lieu/>

sur nos réseaux sociaux : Facebook

et Instagram : @transpalette_centredart

ou par mail : transpalette@antrepeaux.net

CONTACTEZ-NOUS

Céline Gouverne, chargée des actions culturelles : pour tout projet d'Éducation Artistique et Culturelle.

celine.gouverne@antrepeaux.net

Annaëlle Lecry, chargée de médiation en Arts visuels : pour des visites, des ateliers à destination des particulier-es, professionnel-les et des groupes.

annaelle.lecry@antrepeaux.net

ÉVÈNEMENTS EN LIEN AVEC L'EXPOSITION

- **Samedi 16 octobre de 14h à 15h30**

Discussion avec Morgane Denzler et Nicolas Tubéry, artistes de l'exposition. Cette rencontre s'inscrit dans le prolongement des résidences artistiques *Agir dans son lieu* qui se sont tenues dans la région Centre-Val de Loire en 2021.

PROCHAINES EXPOSITIONS

- **Hope will never be silent**
Chiachio & Giannone

sur une proposition de Julie Crenn
11 février > 24 avril 2022.

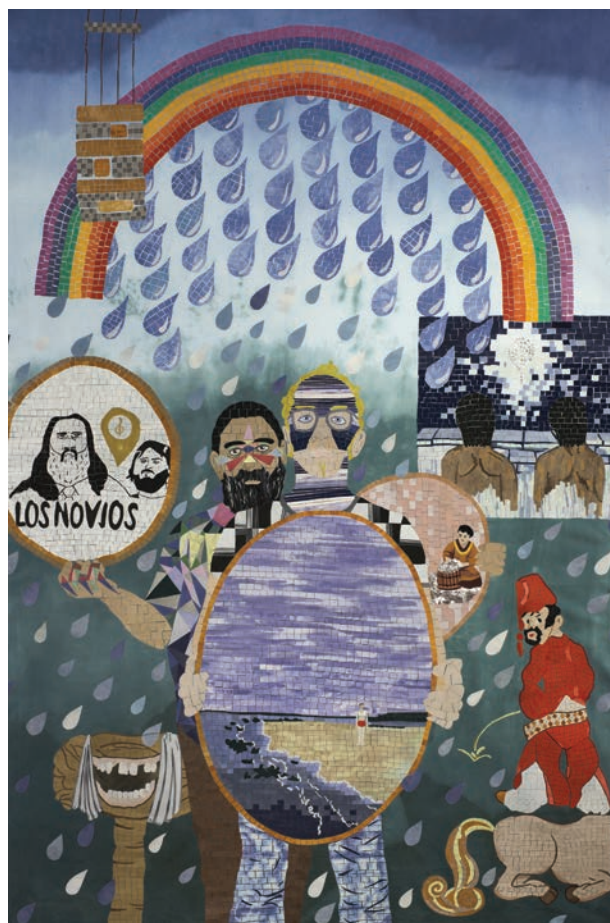
- **Exposition collective en collaboration avec**
l'Ensa Bourges et l'ESAD d'Orléans

9 mai > 5 juin 2022.

- **Les Meutes**

Henri Cueco & Edi Dubien

sur une proposition de Julie Crenn
24 juin > 18 septembre 2022.



CHIACHIO & GIANNONE,

Familia a seis colores#9, 2018

mosaïque textile, 1,51 m x 2,40 m

Crédit photo : Nacho Lasparra

RESSOURCES EN LIEN AVEC L'EXPOSITION

Les ressources d'Antre Peaux rassemblent les productions artistiques, contenus de médiations, films, interviews d'artistes, œuvres en ligne, manifestes, issus du travail des et avec les artistes accueillis et soutenus.

Tout sur <https://antrepeaux.net/ressources/>

INAUGURATION URSULAB #2



INAUGURATION #2
DU
VENDREDI
15 OCTOBRE
AU
DIMANCHE
17 OCTOBRE
2021



PROGRAMME COMPLET DE L'INAUGURATION
SUR [ANTREPEAUX.NET](https://antrepeaux.net)



INFORMATIONS PRATIQUES

Horaires du Transpalette

Ouverture du mercredi au dimanche de 15h à 19h
sauf jours fériés.

L'exposition sera exceptionnellement fermée
les vendredis 24 décembre et 31 décembre.



24, 26 route de la chapelle 18000 Bourges
transpalette@antrepeaux.net
www.facebook.com/TranspaletteCentredart
www.antrepeaux.net

avec le soutien du dispositif Culture - Tourisme et Patrimoine
de la Région Centre - Val de Loire



Direction régionale
des affaires culturelles

Financé par



ENSA
BOURGES

